

LA GAZETTE DROUOT

2 / VENDREDI 16 JANVIER 2026

Spécial Belgique

Brafa, ceramic brussels
et Civilisations Brussels,
les trois foires de la rentrée
à suivre



en couverture

Ce portrait de Hans Baldung
est resté dans la même
famille depuis
cinq cents ans

événement

Le fonds Henry
de Triqueti, maître
de Victoria de Prusse,
aux enchères

patrimoine

La Fondation Roi Beaudoin :
une collection au service
des musées et institutions
belges

L'AGENDA
DES VENTES
DU 17 AU 25
JANVIER 2026

© COPYRIGHT GAZETTE DROUOT



N° 2 DU 16 JANVIER 2026

SOMMAIRE



ART & ENCHÈRES

- 6 **EN COUVERTURE**
Ce portrait de Susanna Pfeffinger par Hans Baldung est resté depuis cinq cents ans dans la descendance du modèle
- 11 **BILLET D'HUMEUR**
- 12 **ART NEWS**
- 14 **DISPARITION**
Décédée le 2 janvier dernier, Annie Martinez-Prouté dirigeait avec sa sœur Sylvie la galerie Paul Prouté, créée en 1876
- 16 **ÉVÈNEMENT**
Un fonds d'œuvres d'Henry de Triqueti comprend des dizaines de sculptures, des centaines de feuilles et un vase réalisé par la fille de la reine Victoria
- 22 **ZOOM RÉGIONS**
À Rennes, la création contemporaine bretonne brille avec une table réalisée par l'artiste verrière Lucile Viaud et le sculpteur Frédéric Saulou
- 25 **SPÉCIAL BELGIQUE**
Bruxelles lance la saison des foires internationales avec la 71^e édition de la Braf, accompagnée par ceramic brussels et Civilisations Brussels

LES VENTES

L'AGENDA DE LA SEMAINE 66

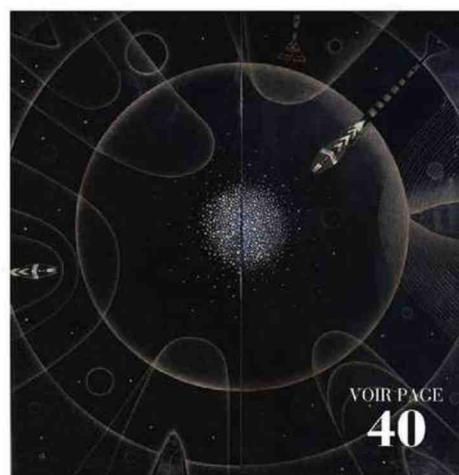
Toutes les ventes du 17 au 25 janvier

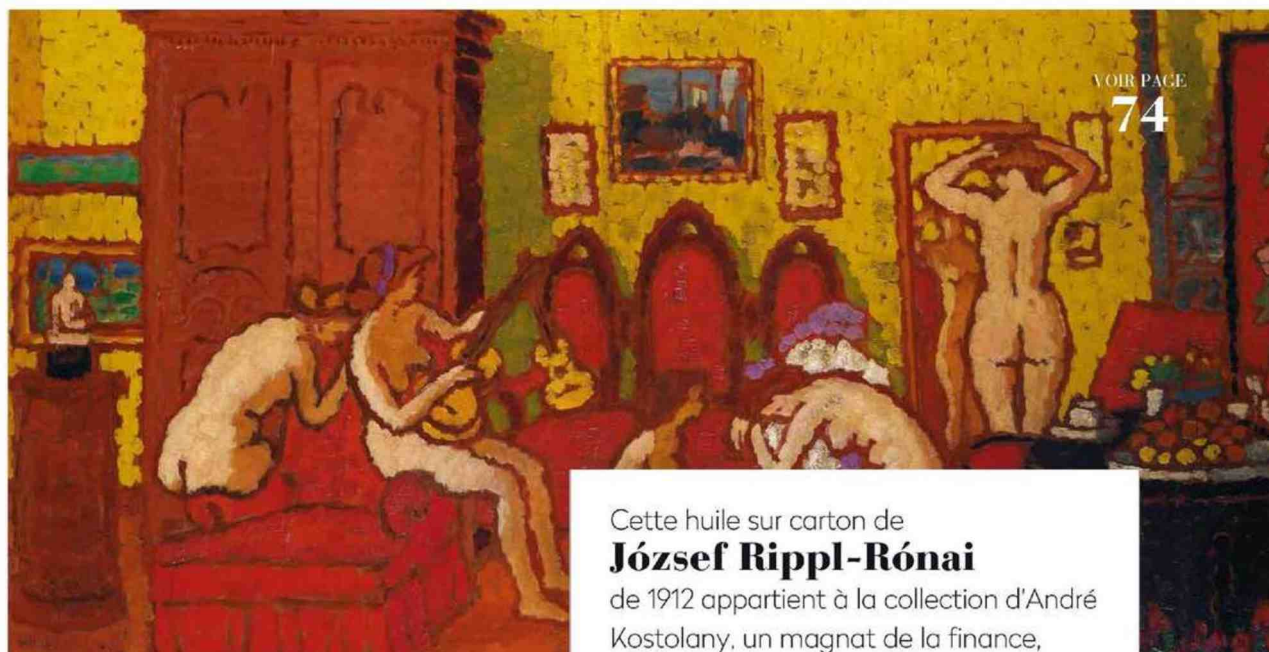
LES SÉLECTIONS DE LA GAZETTE

CETTE SEMAINE À PARIS	
ET EN ÎLE-DE-FRANCE	72
CETTE SEMAINE EN RÉGIONS	96
ADJUGÉ EN RÉGIONS	116
FLORILÈGE	118
VENTES DANS LE MONDE	148

INDEX DES THÈMES ET DES LIEUX	10
---	----

BONNES ADRESSES	154
PETITES ANNONCES	155





© JULIEN PEFFY

VOIR PAGE
74

Cette huile sur carton de
József Rippl-Rónai
de 1912 appartient à la collection d'André
Kostolany, un magnat de la finance,
amateur de peinture hongroise

VOIR PAGE
174



© COUJAU-RENAUD

© DROUOT

LE MONDE DE L'ART

158. ... BLOC-NOTES

160. ... RENCONTRE

Restaurateurs et antiquaires, Laurent Haesaerts et Alexis le Grelle sont des spécialistes de Gustave Serrurier-Bovy

164. ... ENQUÊTE

Des galeristes parisiens se sont progressivement implantés à Bruxelles, la ville possédant malgré la crise de nombreux atouts

166. ... ANALYSE

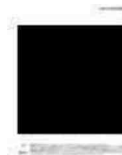
Les décennies ayant suivi la Seconde Guerre mondiale ont été fécondes pour l'art belge, CoBrA oblige, mais pas seulement

168. ... EXPOSITIONS

Le château de Versailles célèbre les 300 ans de l'audience royale des chefs des Nations amérindiennes avec une exposition inédite

174. ... PATRIMOINE

La Fondation Roi Baudoin fête ses cinquante années d'existence au service de tous en général, et du patrimoine belge en particulier



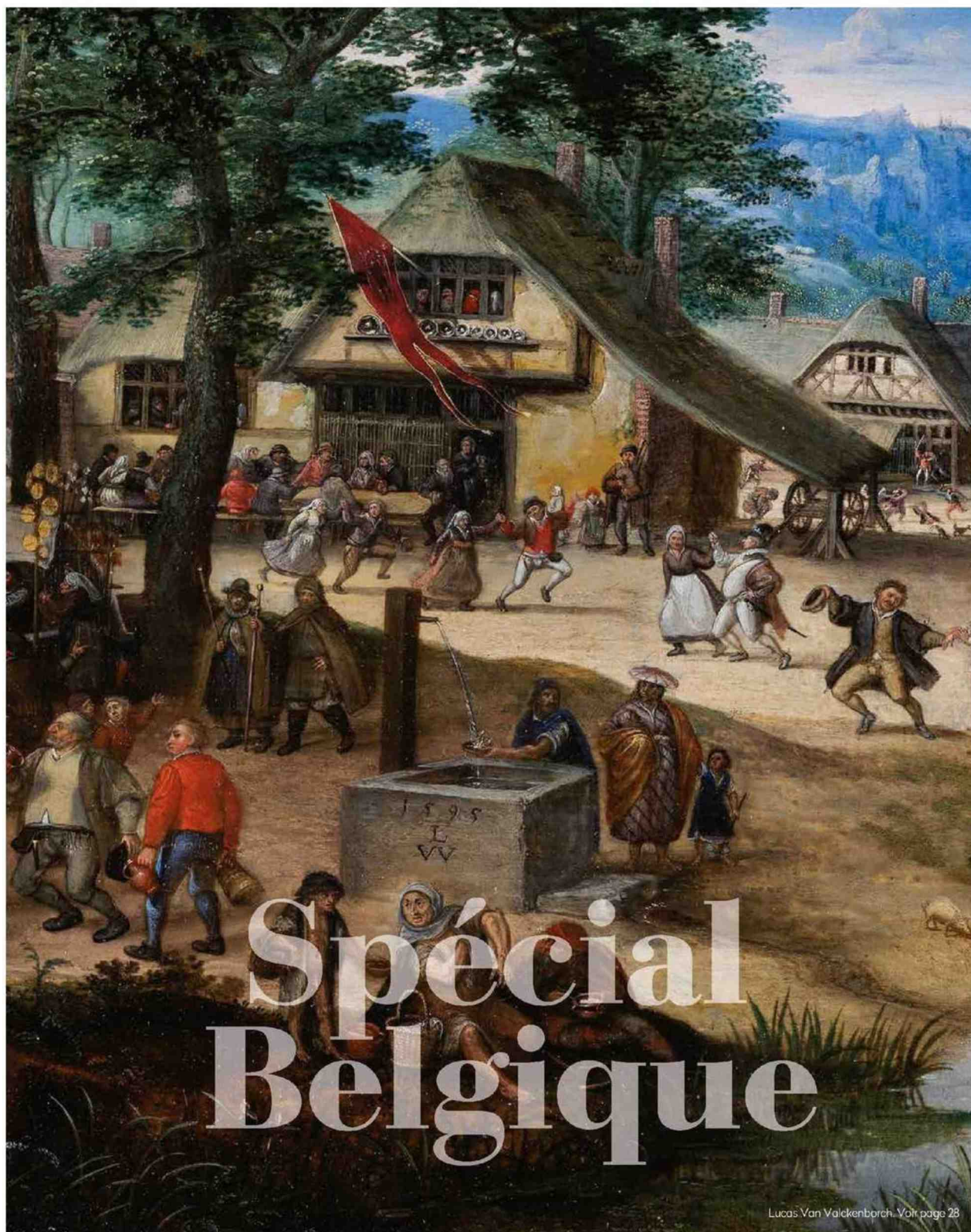
Cap sur la Belgique !

PAR SYLVAIN ALLIOD, RÉDACTEUR EN CHEF

Nouveauté cette année, la *Gazette* propose pour son 2^e numéro un programme à forte connotation belge. Avec dans un premier temps la présentation des trois événements qui font de Bruxelles, à la sortie des fêtes, un incontournable de la carte du tendre du marché de l'art. Évidemment grâce à la doyenne des grandes foires européennes, la Brafa, qui cette année souffle ses 71 bougies et s'offre le luxe d'investir une halle supplémentaire du palais des expositions du Heysel. Ce qui signifie davantage d'exposants : prévoyez une bonne paire de chaussures... Place ensuite au tout jeune salon ceramics brussels qui,

pour sa 3^e édition, prend de la bouteille à Tour & Taxis en accueillant 70 galeries, pour une spécialité il est vrai aussi riche que variée, dont le succès ne se dément pas. Il faut enfin également compter avec l'édition hivernale de Civilisations Brussels, qui à l'image du Parcours des mondes s'installe en ville, quartier du Sablon. Dans les arts de l'ailleurs, les organisateurs ont choisi cette année de mettre en avant le Japon. Mais notre aventure outre-Québécois ne s'arrête pas là, puisque Le Monde de l'art est aussi de la partie. En commençant par la Rencontre avec deux marchands dont la particularité est d'être aussi restaurateurs : Laurent Haesaerts et Alexis le Grelle, qui affichent une nette prédilection pour une spécialité belge, l'art nouveau, et plus spécifiquement l'un de ses créateurs, Gustave Serrurier-Bovy. Deux sujets d'actualité ensuite : d'abord les raisons qui poussent certaines galeries parisiennes – et non des moindres – à ouvrir une antenne bruxelloise, puis un panorama de l'art belge d'après-guerre, qui possède l'avantage d'offrir une scène historique effervescente et des prix encore abordables pour certains artistes. Dernière étape, la Fondation Roi Baudouin, dont c'est le cinquantième et qui, parmi ses multiples missions philanthropiques, agit sur le marché de l'art pour l'enrichissement des collections publiques belges.

*Retrouvez Henry de Triqueti,
le sculpteur revenant
cette fois-ci avec un fonds
foisonnant aux
connotations royales...*





École hollandaise, vers 1500, Triptyque représentant la Crucifixion et des scènes de la Passion, huile sur panneau (détail),
51 x 36,5 cm (fermé), 51 x 73 cm (ouvert). Jan Muller Antiques.

© PETER WILLEMS

© COPYRIGHT GAZETTE DROUOT

Une 71^e édition ambitieuse pour la Brafa

Première grande foire européenne de janvier,
la manifestation bruxelloise prend une nouvelle ampleur,
et choisit de **redonner sa place à l'art ancien et de s'ouvrir au design.**

PAR STÉPHANIE PIODA

Qui aurait pu imaginer lors de sa première édition en 1956, dans la salle Arlequin des galeries Louise à Bruxelles, que la Brafa prendrait une telle position dans le marché de l'art ? Elle fait aujourd'hui partie des plus importantes foires européennes, au point de coiffer au poteau l'ancienne Biennale des antiquaires, devenu FAB Paris. En 2025, elle a connu une fréquentation record avec plus de 72 000 visiteurs sur huit jours, contre 28 000 pour FAB Paris sur cinq jours, avec une centaine de marchands. Si la Brafa n'entend pas concurrencer l'incontournable Tefaf, qui demeure la première sur le podium, elle entend bien prendre un nouveau souffle en 2026 et grandir de façon raisonnée. Elle passe en effet de 128 à 147 galeries issues de 19 pays – dont 42 françaises – en intégrant un nouveau palais (voir l'entretien avec Beatrix Bourdon p. 31). Cela permet à quelques marchands de répondre aux attentes de leurs clients, pour qui tout bon professionnel se doit d'y participer, comme l'explique Raf Van Severen : « La première question que l'on me pose est : "Vous faites bien la Brafa ?" Il était donc temps d'y répondre. » Idem pour la galerie Almine Rech, comme le détaille le directeur de l'antenne bruxelloise,

Gwenvael Launay : « La galerie a souhaité venir à la Brafa afin de réaffirmer son ancrage sur la scène artistique belge, où elle est présente depuis 2008. Cette participation nous offre l'occasion de présenter un ensemble d'œuvres majeures provenant de nos artistes et estates – notamment Tom Wesselmann (450 000/500 000 \$), Vivian Springford (170 000/200 000 \$) ou encore Hans Op de Beeck (75 000/80 000 €) – et de mettre en lumière la diversité de notre programme. »

L'art ancien en majesté

Tout en préservant l'identité de la foire – son éclectisme –, l'ouverture de la jauge est aussi l'occasion de redonner de la place à l'art ancien, spécialité qui a fait historiquement sa renommée. Les marchands ont joué le jeu, qu'ils soient des fidèles ou nouveaux venus. Ainsi Tyr Baudouin de l'enseigne anversoise Lowet de Wotrenge, qui prend le parti d'acheter des œuvres souvent anonymes, présente-t-il la redécouverte d'une peinture de Gillis Mostaert (1528-1598), *Le Diable semant l'ivraie*, datée 1560-1565 et qui fut exposée à la National Gallery de Londres dans les années 1950. Comme le décrit le marchand, il s'agit d'un thème très populaire à Anvers au XVI^e siècle. « Alors que des pay-

sans dorment au premier plan de ce panneau, un diable aux oreilles pointues traverse d'un pas décidé leur champ, semant des mauvaises herbes parmi le blé. À première vue, le tableau semble être une simple illustration biblique, une parabole de Matthieu sur le bien et le mal. Pourtant, dans le contexte religieux troublé de l'Anvers des années 1560, cette petite œuvre véhiculait un message dangereusement progressiste : un appel à la tolérance à une époque de persécutions. En représentant ce sujet, Mostaert et ses contemporains (dont Pieter Bruegel l'Ancien) faisaient une déclaration subtile mais radicale :

à voir

Brafa Art Fair Brussels Expo,
halls 3 & 8, place de Belgique
1 / 1020 Bruxelles.

**Du dimanche 25 janvier
au samedi 1^{er} février 2026,**
de 11 h à 19 h, nocturne le jeudi 29 janvier,
jusqu'à 22 h.

Lundi 26 janvier, sur invitation.
www.brafa.art



Lucas Van Valckenborch (1535/36-1597), *La Kermesse de Saint-Georges, 1595*, huile sur panneau, 22,5 x 38,5 cm. Galerie De Jonckheere.
© GALERIE DE JONCKHEERE

On assiste cette année à une montée en puissance de l'art du XX^e siècle et du design

seul Dieu, et non les autorités terrestres, devait séparer les justes des damnés. » De son côté, Cédric Pelgrims de Bigard, spécialisé en peinture flamande du XV^e au XVII^e siècle, « très attendu de ses clients belges notamment », comme il le confie, propose des pièces entre 60 000 et 1M€. « Parmi mes œuvres phares, il y a *Une scène villageoise avec une charrette tirée par des chevaux et un gardien d'oies*, un très joli Pieter Brueghel le Jeune à la composition originale et unique, ainsi qu'une *Vendeuse de poissons* de Joachim Beuckelaer, qui est la redécouverte d'une œuvre présumée perdue que l'on retrouve dans plusieurs tableaux de Jan Brueghel I et II avec des vues de collection. » Pour son retour à la Brafà après deux ans d'absence, Alexis Bordes mise quant à lui sur une large sélection allant du XVIII^e au début du XX^e siècle, dont *Le Joueur de vielle en galante compagnie dans un*

parc de Nicolas Lancret (1690-1743), « la quintessence du goût français du XVIII^e siècle pour la fête galante. Avec Pater, Lancret est celui qui a le mieux compris Watteau ».

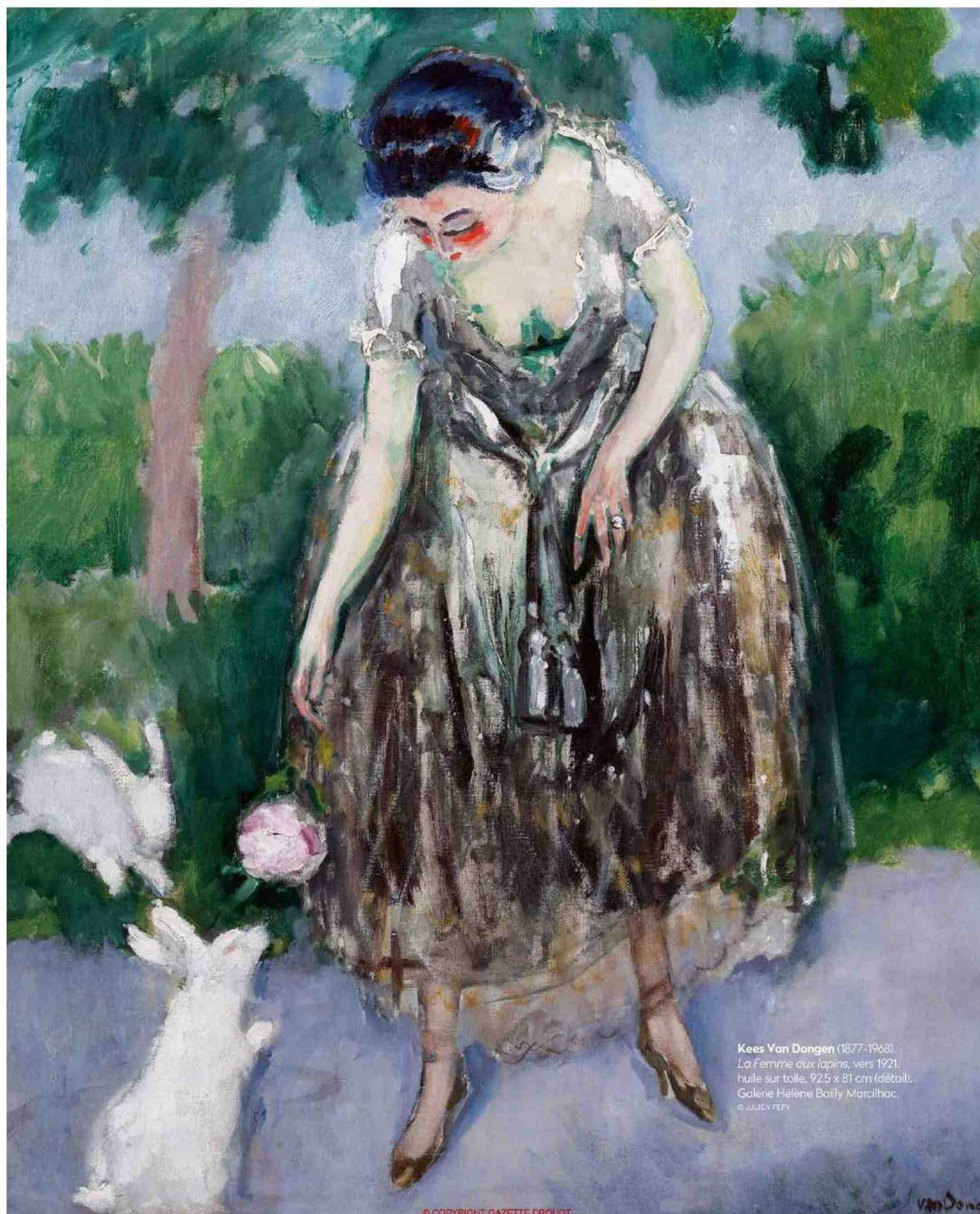
Un reflet de l'évolution du marché

Alors que l'on retrouve les spécialités phares comme les arts extra-européens – avec une figure archaïque de la région du Korewori (Papouasie-Nouvelle-Guinée), mesurant près de 2 mètres de haut, à la galerie Flak –, l'art moderne avec un *Prince charmant*, de René Magritte chez Virginie Devillez, l'art contemporain classique avec des Zao Wou-ki, Pierre Soulages et Gérard Schneider chez Jean-François Cazeau, cette édition traduit également l'évolution du marché. Tout d'abord, une certaine faiblesse du côté de l'archéologie – spécialité malmenée ces derniers temps

suite à divers scandales, ou dans le viseur des enquêteurs belges qui ont déjà saisi des œuvres lors de précédentes éditions de la Brafà. Elle sera délayée sur quelques stands dont celui du très fidèle Axel Vervoordt, qui présente une saisissante figure de Ptah-Sokar-Osiris (vers 332-330 av. J.-C.) ou chez Grusenmeyer-Woliner dans un troublant face-à-face entre un portrait de jeune Romain (II^e siècle) et le crâne de Baby Jane, un tricératops complet à près de 75 % (600 000/700 000 €). Colnaghi surprendra avec une rare épichysis à figures rouges découverte dans les Pouilles (330-310 av. J.-C.), attribuée au groupe de Menzies, comparable aux exemplaires du Getty Museum ou du musée Saint-Raymond. D'autre part, le mobilier et les arts décoratifs anciens étant moins prisés (à retrouver chez Franck Anelli Fine Art), on voit une montée en puissance du XX^e siècle et du







Kees Van Dongen (1877-1968).
La Femme aux lapins, vers 1921.
huile sur toile, 92,5 x 81 cm (détail).
Galerie Hélène Bailly Marilhac.
© JULIEN PÉRY

© COPYRIGHT GAZETTE DROUOT

van Dongen



⊕ design, avec notamment la première participation de Maisonjaune Studio – qui présente le rare lustre *Hana* signé Ingo Maurer créé au Japon dans les années 1970 –, de Laurent Schaubroeck, qui se concentre sur le modernisme brésilien – un rarissime lit de repos conçu par Jorge Zalszupin en 1963 – ou de MassModernDesign avec des pièces emblématiques de Zalszupin également. Enfin, le

Brexit rebat les cartes et fait peser plus de contraintes sur les marchands anglais, ce qui a paradoxalement poussé Vagabond Antiques à rejoindre la liste des nouvelles venues, avec un cadran solaire baroque en marbre, haut de plus de 3,5 mètres et pesant plus de 3 tonnes, ou une importante paire de consoles romaines néoclassiques. Comme le détaille le directeur, Joe Chaffer, « depuis le Brexit,

certaines marchands britanniques hésitent à s'engager en raison des formalités administratives perçues comme contraignantes. Nous tenons à démontrer que le commerce transfrontalier reste tout à fait possible, et à renforcer activement nos relations avec nos voisins européens. La Brafa nous semblait être la foire idéale pour prendre cet engagement. » Européenne et incontournable, donc. ■

3 QUESTIONS À BEATRIX BOURDON

DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA BRAFA

Quelles sont les orientations de la Brafa 2026 ?

Pour cette 5^e édition à Brussels Expo, nous avons décidé de nous agrandir, ce qui n'était pas possible à Tour & Taxis, où nous sommes restés pendant dix-neuf ans. Nous passons ainsi de 128 à 147 exposants, déployés dans les palais 3 et 4, qui accueilleront également notre sponsor principal Delen Private Bank et la Fondation Roi Baudouin, invitée d'honneur de cette année [voir page 174]. Cette dernière, qui fête ses 50 ans, nous est fidèle depuis vingt ans. Elle a un rôle crucial pour le soutien aux acquisitions des musées, mais a également une action fondamentale dans les champs social, éducatif et culturel. Elle compte ainsi 154 fonds de mécénat dédiés au patrimoine, aux arts et à la culture.

L'espace et la circulation ont-ils été réorganisés ?

L'augmentation du nombre de participants a également été possible parce que nous avons limité la superficie des stands à 120 m² maximum, alors que jusqu'à présent, certains comme Maurice Verbaet prenaient des stands plus importants, autour de 150 m² et Guy Pieters, jusqu'à 200 m². Le but est que les allées soient davantage aérées et que l'on puisse mieux accueillir les visiteurs et les collectionneurs, avec une offre plus importante, tout en gardant notre ADN qui est l'éclectisme. Nous avons revu le plan de sol pour que cet éclectisme se traduise dans la circulation et pour éviter de travailler par sections. Si le visiteur souhaite voir les galeries d'art ancien, il est obligé de faire le tour, ce qui l'amène à découvrir d'autres domaines et ainsi, à faire des découvertes.

L'accueil des visiteurs est véritablement au cœur de vos préoccupations...

Le nouveau hall, le palais 8, sera entièrement dédié à la restauration, avec une offre plus variée et plus intéressante pour le public. Avec davantage d'exposants, le temps de visite de la foire sera plus long et il est important pour nous, en Belgique, à la fois de bien accueillir les visiteurs et de leur offrir la possibilité de rester sur le site toute la journée. Cet agrandissement est un investissement pour le futur.



© GUY KONZEN



Laurent Haesaerts et Alexis le Grelle, pour l'amour de Serrurier-Bovy

Restaurateurs et antiquaires, ils sont spécialistes de Gustave Serrurier-Bovy, un positionnement rare. Pour leur première Brafa, **ils dédient à 99 % un stand à cet architecte et décorateur de Liège.**

PAR STÉPHANIE PIODA

Comment, de restaurateurs, êtes-vous devenus antiquaires ?

Laurent Haesaerts. Nous nous sommes rencontrés avec Alexis dans l'atelier de restauration Les Trouvères, qui existe à Bruxelles depuis une trentaine d'années. Nous y avons été formés pour aborder toutes les époques et c'est là que nous sommes entrés en contact avec le monde des antiquaires, des musées et des collectionneurs, jusqu'au jour où j'ai eu un choc. Je me souviens encore, du moment où j'ai vu la première chaise de cet architecte liégeois, Gustave Serrurier-Bovy, alors qu'un antiquaire l'apportait pour la restaurer. Je suis tombé de ma chaise... si l'on peut dire ! Je n'en connaissais pas l'auteur et c'est à partir de là que j'ai commencé à m'intéresser à lui. Ensuite, de fil

en aiguille, nous avons commencé à acheter, à collectionner, à revendre et, en 2014, nous avons à la fois repris l'atelier Les Trouvères et ouvert la galerie. Les choses se sont faites progressivement, sans brûler les étapes et nous avons mis quinze ans à pouvoir développer cette activité en parallèle de la restauration.

L'atelier, qui vous appartient donc désormais, est toujours en activité ?

L. H. Oui. Les Trouvères et Associés restaurent toujours des commodes Louis XV, moins qu'avant certes, et toutes sortes de mobilier. Cet atelier nous permet de restaurer nos propres meubles, mais aussi ceux de musées, comme cela a été le cas pour le palais Stoclet, pour l'ambassade de France à Bruxelles ou pour le musée David et Alice van Buuren à Uccle. Nous réhabilitons par la restauration puis documentons et transmettons : il s'agit là des deux piliers de notre travail.

Qu'est-ce qui vous a touchés particulièrement dans le savoir-faire de Serrurier-Bovy ?

Alexis le Grelle. C'est son ingéniosité dans la conception du mobilier qu'il créait. Il était en avance sur son temps car, à cette époque, on construisait encore des meubles classiques de

style. Influencé par les Britanniques et le mouvement Arts and Crafts, il a décidé de faire du mobilier en série qui associe esthétisme rationnel, matériaux de grande qualité – quincailleries, bois, faïences – et fonctionnalité exemplaire. Il fabriquait par exemple des vis de montage pour des éléments de décorations.

Quelle est la pièce qui vous a le plus marqués ?

A. L. G. La pièce la plus exceptionnelle que nous ayons eue jusqu'ici est une lampe de table de Serrurier-Bovy provenant directement de sa maison, la villa de l'Aube, et que l'on a pu racheter à ses descendants. C'était très émouvant de se dire qu'il a créé cet objet et qu'il l'a utilisé personnellement. Elle est en padouk avec des faïences bleues et des découpes de laiton en forme de cœur, d'une très grande qualité.

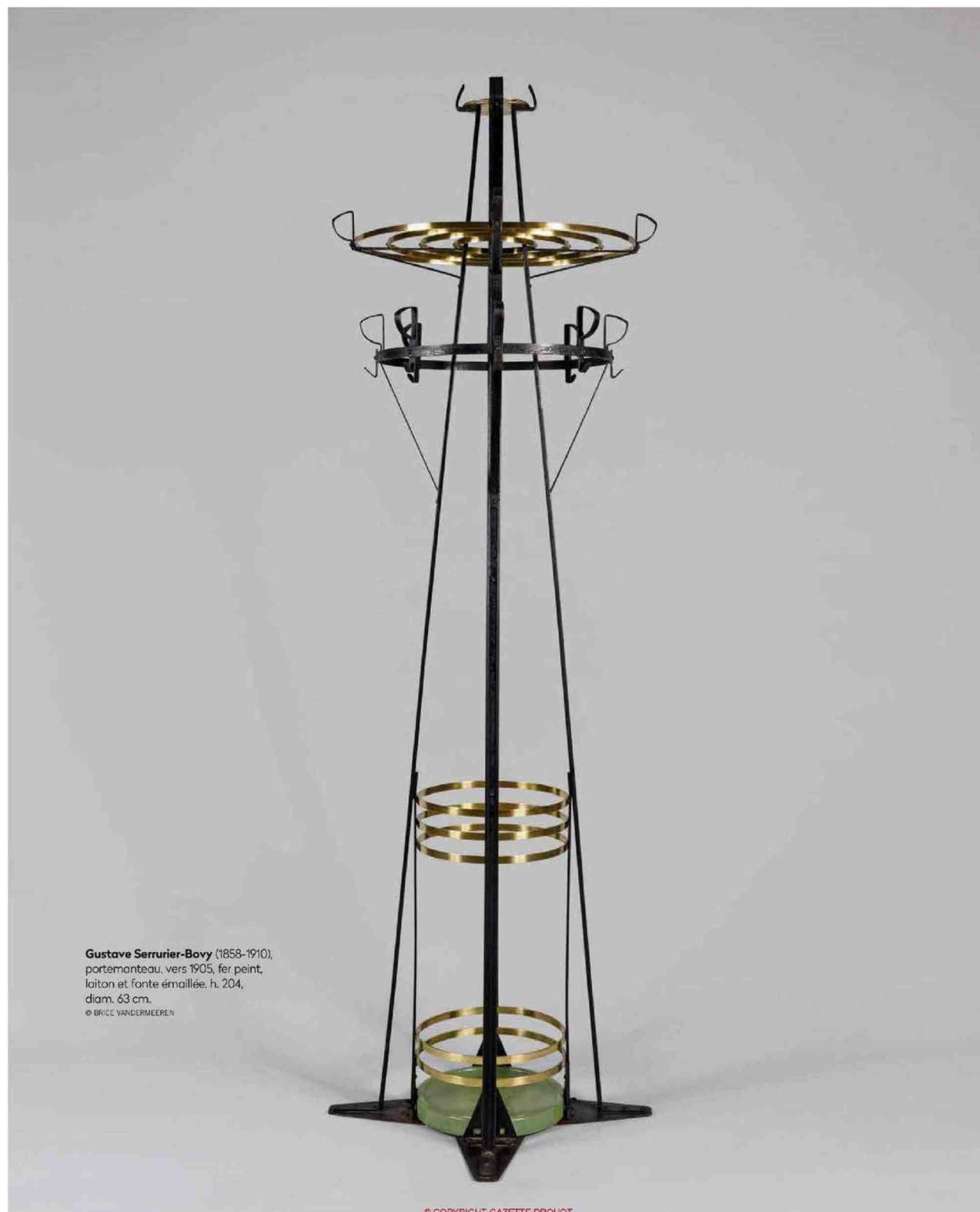
Êtes-vous désormais identifiés par des collectionneurs ?

L. H. Oui. Nous sommes très précis quant à la période qui concerne une niche de collectionneurs qui eux-mêmes sont très exigeants et fins connaisseurs. Nous sommes intéressés également par ce segment de créateurs des avant-gardes européennes de la fin du ➔

à savoir

Galerie Haesaerts-le Grelle,
avenue Albert, 81, 1190 Bruxelles.
Les Trouvères et Associés,
87, avenue Raymond Vander Bruggen,
1070 Bruxelles, tél. : +32 2 520 42 34
www.haesaerts-legrelle.com





⊕ XIX^e et du début du XX^e siècle, autour des grands créateurs britanniques de l'Arts and Crafts – W.A.S. Benson, Liberty and Co et William Morris – et Serrurier-Bovy reste notre colonne vertébrale. Cela fait bientôt quinze ans que nous œuvrons pour le mettre en lumière, le promouvoir, le présenter au plus haut niveau du paysage artistique belge et international.

Pourriez-vous nous présenter un peu plus ce créateur ?

L. H. Étoile montante dans le paysage de l'art nouveau en Europe, personnage engagé, créateur visionnaire et prolifique, cet architecte liégeois, mort en 1910, incarne à travers son art l'effervescence des grands enjeux sociétaux de son temps. Quand on parle d'art nouveau en Belgique, on pense évidemment à Victor Horta et à Henry van de Velde. C'est précisément ce dernier qui a reconnu les idées créatrices de Gustave Serrurier et souligné l'excellence de son style qui, dès 1900, annonçait 1925 et l'art déco. L'abandon progressif de la courbe au profit de la ligne droite, qui s'amorce dans les années précédant la Première Guerre mondiale, est déjà visible dans l'œuvre de Serrurier.

Quand Serrurier-Bovy a-t-il commencé à créer ses propres meubles ?

L. H. En 1884, tout en exerçant comme architecte, Gustave Serrurier fonde avec sa femme Marie Bovy la firme Serrurier-Bovy. Il développe avec son épouse un espace commercial d'ameublement et de décoration, rue de l'Université à Liège, où il vend entre autres des pièces importées du Japon et de chez Liberty à Londres, renonçant progressivement au métier d'architecte. C'est là qu'il commence à dessiner et fabriquer ses propres meubles, avec des influences allant de William Morris à Viollet-le-Duc. En 1894 et sur recommandation de Henry van de Velde, Serrurier est invité par Octave Maus à participer au premier salon de la Libre Esthétique à Bruxelles. Ainsi, son œuvre entre dans un des foyers internationaux les plus vivants de la fin du XIX^e siècle.

La reconnaissance a-t-elle traversé les frontières...

L. H. Peu à peu, Serrurier produit ses meubles en série et il ouvre des magasins à Liège, Bruxelles, Paris, Nice et La Haye. Par ailleurs, il continue de participer à des expositions, où l'originalité de ses créations fait sensation. La clarté et la rationalité du dessin, le caractère architectural de ses pièces, le souci de simplicité, ainsi que son choix d'associer qualité de fabrication et production en série, font de lui un homme en avance sur son temps.



Gustave Serrurier-Bovy,
lustre, vers 1906, laiton
et cuivre, jupon de soie
et galon, h. 130 cm.
© BRICE VANDERMEEREN

A. I. G. À la toute fin du XIX^e siècle, il s'associe avec l'architecte parisien René Dulong, avec lequel il participe à l'Exposition universelle de 1900. Ils aménagent le restaurant le Pavillon bleu, situé au pied de la tour Eiffel. En sa compagnie, il ouvre un magasin à Paris, l'Art de l'habitation, où il expose ses créations, qui sont toutes fabriquées dans ses ateliers à Liège. Cette association lui amènera aussi deux grands projets architecturaux, le château de la Cheyrelle, dans le Cantal en France et la villa Ortiz Basualdo, à Mar del Plata, en Argentine.

Pouvez-vous détailler quelques-unes des pièces que vous présenterez à la Brafra ?

A. I. G. Sur notre stand, pour lequel Laurent Lachèze, de la Maison Lachèze & Compagnie, nous a conseillés pour la scénographie, nous proposons plusieurs découvertes, dont le porte-manteau emblématique de Serrurier-Bovy, en fer peint en noir, laiton et fonte émaillée vert. C'est un bijou dont la conception est dans la ligne très avant-gardiste pour l'époque. On verra également un grand lustre carré en cuivre rouge et laiton, identique à un modèle qui se trouvait dans la villa de

Serrurier, sur la colline de Cointe, au-dessus de Liège. Il est impressionnant tant par ses dimensions que par ses formes. Une vraie prouesse de conception et de dessin et un travail très personnel de l'artiste.

L. H. Nous avons la chance de présenter une lingère Silex provenant de la collection personnelle de Serrurier-Bovy, qui appartenait au mobilier d'origine de la villa l'Aube – construite entre 1902 et 1905 et où il habitera jusqu'à sa mort en 1910 –, ainsi qu'un banc-bibliothèque de la Chambre d'artisan, dont le modèle a été présenté en 1895 au salon de la Libre Esthétique. Certaines pièces de cet ensemble ont d'ailleurs été acquises par le musée d'Orsay au milieu des années 1980.

Quelle est la fourchette de prix des œuvres ?

A. I. G. La gamme de prix est très large, de quelques milliers à plusieurs dizaines de milliers d'euros pour nos pièces les plus marquantes, comme la lustrerie mêlant le travail du fer et du métal. Toutes font partie d'un patrimoine que nous transmettons avec passion à nos clients. ■



Bruxelles, carrefour stratégique

Des **galeristes parisiens se sont progressivement implantés dans la capitale belge** et continuent de le faire, malgré la crise, car la ville possède de nombreux atouts. Les principaux intéressés témoignent.

PAR ANNICK COLONNA-CÉSARI

La dernière installation d'une galerie française à Bruxelles date de juin 2025. Moins de trois ans après son ouverture dans le Marais, Christophe Person, ancien directeur des ventes d'art africain contemporain chez Piasa puis Artcurial, a inauguré un espace dans le périmètre du quartier central d'Ixelles, très prisé des marchands. Christophe Gaillard l'avait précédé en septembre 2023. Il en cultivait l'idée depuis quelque temps et n'a pas hésité lorsqu'on lui a proposé, dans le nord de la ville, un bel hôtel particulier, en face du Kanal - Centre Pompidou destiné à devenir le plus grand musée d'art moderne et contemporain du pays. Un an plus tôt, Éric Mouchet avait investi, dans le sud, à proximité du centre d'art le Wicks, une maison avec moulures, immenses baies vitrées et jardin clos : l'anti-thèse de son *white cube* parisien. Ces récentes implantations s'inscrivent dans un mouvement amorcé à la fin de la décen-

nie 1990. Quelques enseignes hexagonales avaient alors tenté l'aventure. Sans succès. Le mouvement a vraiment débuté lorsque Nathalie Obadia et Almine Rech s'y sont établies en 2008. Et il s'est poursuivi progressivement. Michel Rein et Daniel Templon sont arrivés en 2013, La Forest Divonne en 2016, regroupés à Ixelles ou dans son voisinage. Désormais, ils sont une petite dizaine sur la soixantaine d'adresses recensées par le site NECA (New exhibitions contemporary art Brussels). « Leur présence a été perçue positivement, commente le critique Bernard Marcelis. Elle témoignait du dynamisme de la ville et renforçait sa place dans le paysage européen. » Pour bien s'insérer dans l'écosystème local, les intéressés participaient par ailleurs aux foires. Ce qu'ils continuent de faire. On les retrouve à Art Brussels, à laquelle certains préfèrent désormais la Brafa. Historiquement dédiée à l'art ancien, moderne et aux arts décoratifs, cette foire renommée s'est en effet élargie à l'art contemporain, et a intégré de nouveaux postulants, avec l'objectif de toucher une clientèle plus vaste que celle d'Art Brussels. La Forest Divonne y apporte ainsi sa touche depuis 2022, Christophe Gaillard depuis 2024, Nathalie Obadia et Daniel Templon depuis

2025. Et pour la première fois cette année, pour la 71^e édition de la manifestation, la galerie Almine Rech aura aussi son stand.

Étape obligée

Ces enseignes ont un point commun : quelle qu'en soit la date, leur installation à Bruxelles constitue la deuxième étape de leur développement. Ce choix s'explique d'abord – hier comme aujourd'hui – par la proximité géographique, les deux capitales étant distantes d'une heure trente en Thalys. « Au besoin, on peut faire l'aller-retour dans la journée », remarque Christophe Person. « Bruxelles, ajoute Michel Rein, m'apparaissait comme une internationalisation pas trop éloignée. Sa position centrale en Europe, au cœur d'un réseau ferroviaire reliant Amsterdam, Cologne ou Londres en moins de deux heures, permettait d'accéder à des marchés différents. » Son attractivité reposait également sur la modicité du coût de l'immobilier, qui, malgré une hausse, reste toujours plus abordable que les prix parisiens. « Dans un bon quartier, il représente le tiers ou le quart », confirme Christophe Person. Dans un premier temps, les marchands visaient surtout les collectionneurs. À commencer par les Français qui, au tournant des

à voir

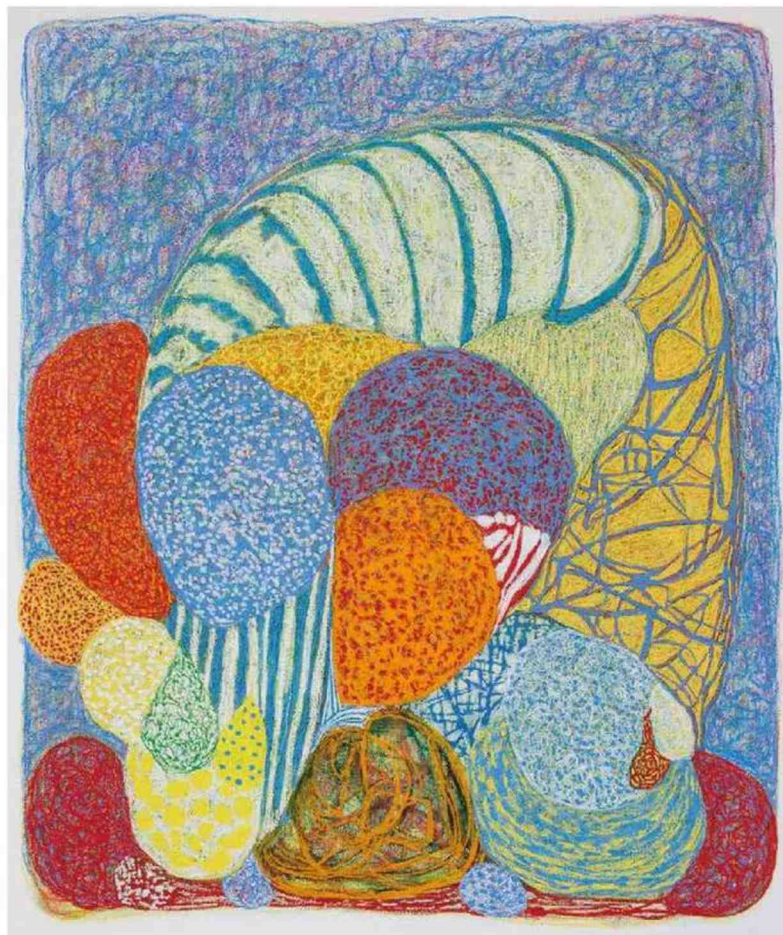
Brafa Art Fair,
www.brafa.art/fr
Du 25 janvier au 1^{er} février 2026.

années 2010, s'exilaient en Belgique afin d'échapper à l'impôt sur la fortune, jusqu'à ce que sa suppression les incite à en repartir. Mais ce sont surtout les collectionneurs belges, notamment flamands, qui étaient convoités. « À l'époque, rappelle Nathalie Obadia, on les voyait peu à Paris, qu'ils jugeaient arrogante. Ils préféraient Berlin, Londres ou New York. La présence de plusieurs d'entre nous à Bruxelles les a ensuite amenés à nous rendre visite en France. » Ces amateurs d'art étaient d'autant plus recherchés qu'ils étaient curieux, y compris à l'égard de la création contemporaine, contrairement à leurs voisins hexagonaux. « Les Français viennent quand ils connaissent et les Belges lorsqu'ils ne connaissent pas », plaisante Jean de Malherbe, directeur de la galerie La Forest Divonne.

En étant sur place, les marchands ont pu travailler avec des artistes de la scène locale, et les promouvoir de part et d'autre de la frontière. Ils ont simultanément tissé des liens avec les institutions. Pierre et Gilles, représentés par la galerie Templon, ont ainsi été exposés au musée d'Ixelles, Omar Ba et Prune Nourry aux Musées royaux des beaux-arts, Kehinde Wiley à Bozart, Agnès Varda, avec la galerie Nathalie Obadia, a eu les honneurs du musée d'Ixelles, comme Andres Serrano ceux des Musées royaux des beaux-arts, ou Laure Prouvost ceux du musée d'art contemporain d'Anvers. Michel Rein, lui, cite des collaborations avec le Grand-Hornu, le BPS22 de Charleroi ou le MAS d'Anvers. Au printemps 2026, la fondation CAB de Bruxelles fera dialoguer Edgar Sarin, l'un de ses jeunes poulains, avec des œuvres de la collection Lambert d'Avignon.

Pouvoir d'attraction

Bref, résume Daniel Templon, « s'installer là-bas relevait d'une stratégie simple : se rapprocher d'un public éclairé et offrir à nos artistes une vitrine internationale au cœur de l'Europe ». Ainsi que le prouvent les récentes ouvertures de galeries, la capitale belge conserve son pouvoir d'attraction, même si Paris a entre-temps reconquis une place de leader européen, à la suite de l'implantation des Gagosian et autre White Cube et de la retentissante arrivée de la foire Art Basel. Néanmoins, le pays n'est pas épargné par la crise. Toutefois, estime Daniel Templon, « il la traverse avec plus de stabilité que d'autres ». « Le segment des artistes émergents y est plus sensible », tempère Michel Rein, moins optimiste. « Les collectionneurs, médecins, avocats, financiers, consultants ou gros entrepreneurs sont quand même toujours bien présents, insiste Bernard Marcelis. Et une jeune génération prend la relève. En



Jeff Kowatch (né en 1965), *Silent Echo*, 2025, oilbars sur Dibon, 180 x 150 cm.
Galerie La Forest Divonne.

Belgique, collectionner est une tradition qui se perpétue. Un acte normal. » « Presque un art de vivre », ajoute Nathalie Obadia. Dans ce contexte, chacun suit sa voie. Début 2025, La Forest Divonne a franchi une nouvelle étape de son histoire en emménageant dans un espace plus vaste, donnant sur la prestigieuse et très fréquentée avenue Louise. Éric Mouchet reconnaît que son activité progresse lentement. « Mais venir ici n'a jamais été une stratégie pour gagner plus d'argent. C'est une diversification qui nous permet de sortir de notre microcosme parisien et nous donne l'occasion de rencontrer d'autres artistes et d'autres collectionneurs. » Christophe Person espère pour sa part contribuer à

développer l'intérêt pour l'art contemporain africain, que sa galerie est la seule à défendre dans la cité. « Je suis venu à Bruxelles pour me rapprocher de ma clientèle, déclare de son côté Christophe Gaillard, et pour toucher des pays d'Europe du Nord, les Pays-Bas et l'Allemagne, que je connais peu. Et, poursuit-il, énigmatique, dans la perspective d'un déploiement sur un autre continent, il me paraissait intéressant de commencer par la Belgique, francophone et facile d'accès. Cette expérience me permettra d'être plus efficace si j'ouvre dans un territoire plus exotique. » Il confirme donc la règle : Bruxelles est une étape essentielle dans le développement des galeries parisiennes. ■

PHOTO : DOUGLAS ROLLIN COURTESY GALERIE LA FOREST DIVONNE



Les « Trente Glorieuses » de l'art belge

Les **décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ont été fécondes outre-Quévrain**. Alors que Bruxelles s'apprête à fêter la Brafa, gros plan sur cette production parfois méconnue, encore souvent abordable.

PAR NICOLAS DEMAND

Si le symbolisme et le surréalisme – deux mouvements qui ne seraient pas les mêmes sans l'importante contribution belge – viennent immédiatement à l'esprit quand on pense à la production artistique du « plat pays », les décennies qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale furent tout aussi prolifiques. D'environ 1945 à 1975, le renouveau social, politique et culturel de l'Europe sur fonds de redémarrage économique s'accompagne d'une effervescence dans les arts plastiques, qui reste en partie méconnue. Heureusement, en 2022, le LAAC de Dunkerque, tout près de la frontière belge, avait donné un coup de projecteur

à travers « Belgitudes », une sélection d'une centaine d'œuvres parmi les quelque 8 000 que compte la collection du marchand anversois Maurice Verbaet, témoignant de cette diversité. Il est intéressant de noter qu'au moment où persiste un mouvement comme le surréalisme – l'œuvre marquant le record aux enchères pour Magritte date de 1954 –, d'autres initiatives artistiques voient le jour. Ainsi, le groupe CoBrA (diminutif de Copenhague Bruxelles Amsterdam) est constitué en 1948, l'année même où Magritte réalise sa fameuse « période vache ». « Organisant en marge de Paris un contre-courant d'inspiration plus nordique que latine, CoBrA a, de 1948 à 1951,

féderé les aspirations d'un surréalisme renouvelé qui se serait défait de son dogmatisme et de son impérialisme intellectuel », observe le conservateur Michel Dragnet dans le catalogue de l'exposition dunkerquoise. Bruxelles fut l'un des jalons du groupe, autour du Danois Asger Jorn, du Néerlandais Karel Appel, du poète belge Christian Dotremont, du Belgo-Néerlandais Corneille ou du Néerlandais Constant, inventive pléiade du nord de l'Europe. Christian Dotremont – qui réalise dès les années 1960 ses logogrammes, compositions calligraphiques à l'encre de Chine –, Pierre Alechinsky, Reinoud d'Haese, Georges Collignon et bien d'autres font partie de ses figures importantes. En 2022, *L'Orchestre de jazz be bop (Hommage à Charlie Parker)*, une œuvre de Corneille, membre fondateur, a atteint près de 500 000 € (443 684 € prix marteau, source Artprice) lors d'une vente aux enchères organisée par Bruun Rasmussen à Copenhague. En 2018, *Mur d'oiseaux*, une huile sur toile de Pierre Alechinsky de 1958, est partie pour presque 1,4 M€ à Paris, record de l'artiste. « Pour moi, cette période des années 1950-1960 où il peint sur toile est l'une des plus abouties chez lui, avant qu'il ne passe aux papiers marouflés sur toile », commente le galeriste Harold t'Kint de Roodenbeke. En

« CoBrA a fédéré les aspirations
d'un surréalisme renouvelé qui se serait
défait de son dogmatisme
et de son impérialisme intellectuel »

2010, une sculpture de Reinhoud d'Haese a atteint la somme de 32 200 € aux enchères à Paris. Comment expliquer l'effervescence créatrice de nos voisins d'outre-Quévrain ? « On a dit que la Belgique était un carrefour, que c'était le champ de bataille de l'Europe et qu'il y avait une telle mixité culturelle, que finalement, pour se démarquer, il fallait avoir une créativité un peu débordante, suggère Harold t'Kint de Roodenbeke, longtemps président de la Brafa. Ce qui est certain, c'est que le Belge est très collectionneur, et que le corollaire est de disposer d'une offre artistique très large. »

Effet libérateur

En posant pour principes de ne pas choisir entre figuration et abstraction, de s'éloigner du normatif de la raison ou encore de puiser dans les arts primitifs, de la préhistoire aux Vikings, le groupe CoBrA aura un effet libérateur durable sur les artistes de son époque. Insufflant une impulsion bien au-delà de sa courte existence officielle, certains poursuivant dans cette voie, d'autres évoluant vers d'autres chemins. Tel celui de l'abstraction. Ainsi, Georges Collignon, compagnon de route de CoBrA, figure-t-il parmi les fondateurs du groupe Art abstrait en 1952, soit un an seulement après la dissolution de CoBrA. Principalement belge, ce nouveau groupe qui dure jusqu'en 1956 comprend entre autres Pol Bury, Jo Delahaut, Léopold Plomteux, Jean Milo... Leur but : diffuser et défendre cet art abstrait pas encore reconnu selon eux à sa juste valeur dans les galeries et les musées. Certains, comme Jo Delahaut, se tournent – dans l'esprit et l'influence d'un Herbin – vers une approche géométrique de l'abstraction. Un courant mis en lumière en France en 2015 lors d'une exposition à l'Espace de l'art concret de Moulins-Sartoux qui présentait le travail de cette génération, mais aussi celui des pionniers de l'entre-deux-guerres. Une voie belge semble se préciser en 1954 quand est lancé le « Manifeste du spatialisme ». « Cosigné par Delahaut, Bury, Elno et Séaux, ce texte prend ses distances vis-à-vis de l'expressionnisme abstrait, du tachisme et de l'informel pour revendiquer un sens de la construction qui ne verse, toutefois, jamais dans le radicalisme sériel ni dans le minimalisme pur, même s'il joue de la série et aspire au dépouillement », résume Michel Draguet. Et de souligner le « sensualisme des compositions de Delahaut ». Soit une abstraction construite qui « ne renonce jamais à l'hédonisme de la sensation ». Un constat qu'on pourrait aussi appliquer à un Paul Van Hoeydonck et à ses collages colorés. Dans l'ensemble, les œuvres abstraites belges restent bien plus accessibles que celles de leurs confrères français, et loin des



Paul Van Hoeydonck (1925-2025), *Untitled*, 1958, huile sur toile, 80 x 80 cm.
© L'ARTISTE ET MAURICE VERBAET GALLERY

sommets d'un Magritte pour le surréalisme... Comptez au maximum 27 000 € pour une peinture abstraite de 1951 de Georges Collignon chez Compo & Compo à Anvers en 2016, ou près de 53 000 € pour une composition abstraite de Jo Delahaut, son plus gros prix sous le marteau obtenu en juin 2021 chez Cornette de Saint Cyr à Bruxelles. Il faut aussi mentionner l'approche plus sculpturale adoptée par certains artistes qui s'emparent de l'épaisseur du tableau, jouant avec les reliefs, tel Francis Dusépulchre autour de 1970, tandis que dès les années 1950, Pol Bury cherche à traduire cette quête abstraite géométrique dans des pièces en trois dimensions. Quid du pop art ? Ce dernier sera principalement diffusé en Europe par Ileana Sonnabend, installée à Paris, qui y montrera les grands noms américains. En Belgique, les artistes sont loin d'être tous convaincus par le pop art, surtout après la guerre du Vietnam qui fissure l'image joyeuse un peu naïve de l'Amérique transmise à travers ses œuvres pop. Toutefois, certains interprètent à leur façon ce nouveau langage. Evélyne Axell « troque la toile contre

des panneaux de Plexiglas et remplace la peinture à l'huile par de la peinture émaillée pour voiture », créant des nus auxquels elle adjoint de la fausse fourrure dans une démarche féministe. Une artiste aujourd'hui très cotée. En décembre 2023, une de ses compositions sur Plexiglas représentant une femme sur la plage, datée de 1971, partait à 279 800 € à Bruxelles. En parallèle, Louis-Marie Londot s'empare de la société de consommation. Citons aussi, entre autres, Pol Bury, Pol Mara ou Guy Baekelmans... Toutefois, « le pop art ne décollera jamais vraiment en Belgique, tout en devenant pourtant le reflet de l'optimisme débridé, de la révolution sexuelle et du non-conformisme des sixties », nuance Carl Jacobs dans le catalogue de l'exposition « Pop Art in Belgium ! Un coup de foudre », présentée à l'ING Art center de Bruxelles en 2015-2016. Et de conclure : « En Belgique, cet art novateur sera le bienvenu, mais aussi et surtout un moment de transition entre un monde en perte de vitesse – le surréalisme, l'abstraction et l'expressionnisme flamand – et l'art conceptuel qui s'imposera à partir des années 1970. » ■

LE MONDE DE L'ART | **PATRIMOINE**

La Fondation Roi Baudouin fête son jubilé à la Brafa. Chapeau bas !

La Fondation est l'invitée d'honneur de l'édition 2026.

C'est l'occasion de revenir sur ses cinquante années d'existence au service de tous en général et du patrimoine belge en particulier.

PAR ANNE DORIDOU-HEIM

Elle y a évidemment toute sa place ! La Brafa a invité la Fondation Roi Baudouin afin de célébrer avec éclat son cinquantième anniversaire. Son président Klaas Müller, qui évoque un « partenaire de longue date de la foire », offre un « stand plus grand qu'à l'acoutumée » afin qu'elle puisse y présenter une sélection conséquente d'œuvres emblématiques de sa collection. La Fondation, créée en 1976, œuvre à une société meilleure, soutient les organisations et les individus qui contribuent au bien commun, en Belgique, en Europe et dans le monde. Ceci pour sa vocation générale. Mais plus particulièrement et pour ce qui intéresse le monde de l'art, elle est engagée dans la sauvegarde du patrimoine belge. Et c'est à ce titre qu'elle enrichit régulièrement sa collection de témoignages marquants de l'histoire du royaume, non pas pour les conserver à l'abri des regards, mais pour les mettre en valeur en les rendant accessibles au plus grand nombre. « Cette collaboration illustre l'importance des partenariats entre philanthropes et institutions culturelles, et démontre comment des initiatives public-privé peuvent contribuer à la préservation et à la reconnaissance de notre patrimoine commun », comme le

spécifie Mélanie Coisne, Head of Heritage & Culture. Et de fait, l'ADN même de la Brafa, riche et diversifié, fait écho à celui de la Fondation.

Un passé pour un avenir

Pour cette 71^e édition, la Fondation présentera un florilège de ses acquisitions, notamment les plus récentes, témoignant ainsi de sa place d'acteur essentiel du marché de l'art international. Avec un budget de 223,3 M€ en 2025, la Fondation Roi Baudouin – FRB en français, KBF en flamand pour *König Boudewijnsstichting* – est la plus grande fondation d'utilité publique de Belgique. Grâce à ses fonds propres et aux généreux 1 680 M€ provenant du mécénat, la Fondation a pu se constituer une vaste collection s'étendant de pièces archéologiques à de l'art contemporain, en passant par de la dentelle, des bijoux, des peintures et sculptures anciennes, sans omettre le design. Cet ensemble de premier ordre se compose désormais de plus de 29 000 œuvres – 6 365 acquisitions et 22 721 dons – et 31 fonds d'archives. « Pour la Fondation Roi Baudouin, protéger le patrimoine ne relève ni de la nostalgie ni du prestige : il s'agit de garantir que des œuvres porteuses de sens – anciennes ou contempo-

raines – restent accessibles à toutes et à tous, et de transmettre aujourd'hui la mémoire de demain », précise la directrice.

Par l'entremise de son programme Patrimoine et Culture, la Fondation conserve, protège et met en valeur ces œuvres d'art, documents et objets d'exception. Toutes les pièces sont confiées en prêt à long terme et ce sont 103 musées qui bénéficient désormais de cette générosité. Chacune rejoint la collection publique la plus appropriée après décision de la Commission de contrôle qui regarde avant tout le lien historique avec l'œuvre et demande qu'elle soit mise en valeur et fasse l'objet d'études scientifiques. *La Buveuse d'absinthe*, traduite à l'aquarelle et au lavis d'encre de Chine en 1907 par Léon Spilliaert, acquise en 2015, a été mise en dépôt au musée des beaux-arts de Gand ; un hanap en argent en forme de chouette du milieu du XVI^e siècle – le plus ancien modèle anversois connu, réalisé à partir d'une noix de coco – a été déposé au DIVA (Musée de l'orfèvrerie, de la joaillerie et du diamant) à Anvers, tandis que le pendentif « Méduse » de Philippe Wolfers, pièce remarquable de la joaillerie art nouveau, s'admire désormais dans les vitrines du musée Art et Histoire de Bruxelles. Le *Portrait of Jan Vekemans* de Cornelis de Vos



Cornelis de Vos, *Portrait de Jan Vekemans*, 1624, huile sur panneau, 122 x 79 cm (détail). Collection Fondation Roi Baudouin. acquisition de la Fondation Roi Baudouin en 2006, dépôt au musée Mayer van den Bergh, Anvers. © FONDATION ROI BAUDOUIN

Bruxelles, dentelle à l'aiguille
(point de gaze) vers 1860-1880,
200 x 195 cm. Collection
Fondation Roi Baudouin,
acquisition du fonds
Marie-Jeanne Dauchy en 2025,
en dépôt au musée Mode
et Dentelle, Bruxelles.
© DOUTAU-BEGARIE OVI



LE MONDE DE L'ART | PATRIMOINE

⊕ a rejoint les autres membres de sa famille – après quatre siècles de séparation –, sur les cimaises du musée Mayer van den Bergh d'Anvers... Et l'on pourrait égrener à l'envi les œuvres tant la liste est longue d'une politique de mécénat en tout point originale.

Veille sur le marché

Afin de réaliser ses achats, le Programme Patrimoine et Culture mène une veille attentive sur le marché de l'art, aidé par un réseau étendu et structuré de partenaires professionnels, musées, experts, marchands d'art et collectionneurs. « Tous connaissent notre mission et nous alertent lorsqu'une œuvre majeure, susceptible de combler un vide dans les collections publiques et en accord avec notre politique de collection, apparaît sur le marché », ajoute Mélanie Coisne. L'année 2025 a été de nouveau fructueuse, la Fondation ayant enrichi sa collection de pièces essentielles qui seront présentées à la Brafra. Ainsi le 2 février à Louviers chez Prunier Auction et grâce au fonds David Constant, apportant son aide à la conservation du patrimoine liégeois, elle a fait l'acquisition d'un *modello* en terre cuite d'un maître du XVIII^e siècle de premier ordre, Guillaume Evrard. Figurant saint Ambroise et saint Jérôme, il s'agit d'un projet pour une sculpture dédiée à la collégiale Saint-Martin de Liège. Dans un tout autre registre, c'est une dentelle bruxelloise du XIX^e siècle qui a été emportée chez Coutau-Bégarie, une pièce témoignant de l'excellence de la production de la capitale et qui sera présentée à la Chambre des Dentelles, seul espace muséal de Belgique francophone dédié à cette étoffe. De forme carrée aux angles légèrement arrondis, l'œuvre textile, déployant un décor floral ambitieux, est entièrement réalisée au point de gaze, une technique de dentelle à l'aiguille réputée pour sa finesse et sa complexité. Son achat a été rendu possible grâce au soutien du fonds Marie-Jeanne Dauchy. C'est encore un bijou iconique de Pol Bury et de l'art joaillier contemporain belge du XX^e siècle qui était acheté grâce au fonds Christian Bauwens. Le bracelet « Boules des deux côtés d'un carré », souvent présenté comme l'emblème des bijoux cinétiques de l'artiste belge, a trouvé tout naturellement sa place au sein de la collection permanente de DIVA.

Sauvegarder et transmettre

Chacune de ses acquisitions a pu être menée à bien grâce à l'intervention d'un fonds particulier, une autre spécificité de la Fondation Roi Baudouin car « la philanthropie » est au cœur de sa mission. Elle offre en effet la possibilité aux mécènes souhaitant particulièrement s'investir sur le long terme, de créer, en



Pol Bury, bracelet « Boules des deux côtés d'un carré », or, 1968, 6 x 6,2 cm. Acquisition du fonds Christian Bauwens en 2025, en dépôt au DIVA – Musée des bijoux, de l'orfèvrerie et du diamant, Anvers. Collection Fondation Roi Baudouin.

© DOMINIQUE PROVOISI

son sein même, un fonds ayant un objet spécifique. Chacun choisit sa propre méthode de travail – gérer une collection, lancer des appels à projets, octroyer un prix, soutenir la recherche, enrichir les collections publiques ou encore restaurer des pans du patrimoine – et bénéficie pour cela du soutien logistique de l'institution. « Le Fonds du Patrimoine coordonne leur action et veille à optimiser leur impact », explique Mélanie Coisne. Elle en compte actuellement 154. Outre ceux précédemment évoqués par leurs actions, on peut citer les fonds Félix de Boeck, Léo Piron, Camille de Tacye qui tendent à conserver, promouvoir et rendre accessible l'œuvre de ces peintres ou encore le fonds Mu.Zee – qui soutient le travail muséologique du seul musée présentant l'art belge de 1860 à nos jours – et celui de Roland Op de Beeck qui aide à la mise en valeur et au développement du mobilier religieux à Tournai. Les acquisitions ne constituent qu'une partie de l'histoire. La générosité des dons des collectionneurs, héritiers ou simples amateurs d'art, en est une autre, tout aussi essentielle. « L'objectif n'est pas de consti-

tuer des collections fragmentées, mais de renforcer la richesse, la diversité et la cohérence des collections publiques belges, au service de l'intérêt général », conclut la directrice du programme. ■

à savoir

Les KBF Art Talks dédiés aux chefs-d'œuvre de la collection :
du dimanche 25 janvier au
dimanche 1^{er} février (à l'exception
du lundi 26 janvier) à 14 h et les Brafra Art
Talks : du samedi 24 janvier
au dimanche 1^{er} février (à l'exception
du lundi 26 janvier) à 16 h se tiendront
sur les stands de la Fondation.

Brafra 2026.

Du 25 janvier au 1^{er} février 2026.
Brussels Expo – Heysel (Palais 3 et 4)
www.brafra.art

ART & ENCHÈRES | SPÉCIAL BELGIQUE

Civilisations Brussels Art Fair : l'éloge du Japon

L'édition hivernale de Civilisations met à l'honneur l'art japonais.
**Des ustensiles de la cérémonie du thé aux paravents de laque des années
1970-1980**, il y en aura pour toutes les bourses et pour tous les goûts.

PAR BÉRÉNICE GEOFFROY-SCHNEITER

En ces temps moroses, qu'il fera bon musarder au cœur de Bruxelles, dans les galeries du quartier du Sablon réunies à l'occasion de Civilisations ! « À la suite du Covid, nous avons décidé d'ouvrir les portes à toutes les cultures, tout en conservant l'ambiance conviviale et bon enfant qui est celle de Civilisations Brussels Art Fair. Pour les galeries, le prix de participation demeure tout à fait raisonnable, quatre à cinq fois moins cher que pour Parcours des mondes. Les marchands sont donc plus détendus et moins à la recherche du profit, ce qui se ressent aussi chez les collectionneurs », se réjouit Arie Vos, qui se définit davantage comme le « chef d'orchestre » de cette manifestation que comme son président. Pour son édition d'hiver, la foire a choisi de célébrer,

à savoir

Civilisations Brussels Art Fair,
quartier du Sablon, Bruxelles
www.civilisations.brussels
Du mercredi 21 au
dimanche 25 janvier 2026.

aux côtés des arts d'Afrique et d'Océanie, l'art japonais à travers son héritage, son caractère atemporel et sa modernité. « Il est vrai que ce secteur du marché de l'art souffre moins que celui de l'art tribal, impacté par les questions de restitution. En outre, il demeure extrêmement ouvert. On peut encore trouver au Japon des pièces anciennes datant des XV^e et XVI^e siècles, ce qui n'est pratiquement plus le cas pour l'Afrique et l'Océanie », souligne Arie Vos. Le fondateur de la galerie Kitsune Japanese Art présentera ainsi une sélection pointue d'œuvres en céramique liées à la traditionnelle cérémonie du thé, qui incarne l'essence même de l'esthétique nipponne, faite de simplicité et de retenue. Datées entre la fin du XVI^e siècle et le début du XX^e siècle – et oscillant entre 2 000 et 6 000 € –, des bols à thé voisineront avec des pots à eau d'une pureté irréprochable. En regard seront disposées des toiles abstraites signées du peintre français Jean Degottex (1918-1988), dont le minimalisme dialogue si bien avec le dépouillement de l'art japonais. Enfin, une série de petits objets devraient combler les amateurs par leur préciosité et leur raffinement, tel ce saisissant *Rat avec œuf* en bois sculpté signé Izumi Sukeyuki (1838-1918), ou ce charmant netsuke en ivoire représentant un cheval d'un réalisme

époustouffant. En se portant acquéreur de l'une de ces pièces exquises, le collectionneur fera en outre une bonne action, puisque l'ensemble des gains sera versé à LigueSep, une association belge soutenant les patients atteints de sclérose en plaques.

Dialogue des cultures

Les amateurs de télescopes audacieux porteront quant à eux leurs pas vers la galerie Patrick & Ondine Mestdagh, qui, sous le titre « Éloge de l'ombre » emprunté au traité de l'écrivain Junichirō Tanizaki, orchestrera – en collaboration avec la galerie Orae – un dialogue poétique entre les œuvres contemporaines de l'artiste franco-japonaise Tiffany Bouelle et une sélection de pièces d'Afrique, d'Océanie et d'Asie. Nul doute que cette expérience sensorielle saura abolir les frontières entre l'espace et le temps pour plonger le visiteur dans un univers de formes pures, empreintes de spiritualité. Parmi les trésors rassemblés par les Mestdagh, citons cette carte de navigation provenant de Micronésie fabriquée avec des nervures centrales de feuilles de palmier, des fibres végétales et des cauris : une véritable sculpture en apesanteur qui n'a rien à envier aux mobiles de Calder ! Semble lui répondre ce modeste support à aya ➔



Tiffany Bouelle (née en 1992),
*Retour d'un voyage au Japon, palette
japonaise*, 2024, acrylique sur toile,
signé et daté au dos, 100 x 80 cm
(détail). Galeries Mestdagh et Orae.
PHOTO : GUILLAUME VISTURIER

ART & ENCHÈRES | SPÉCIAL BELGIQUE

③ (poisson) nippon que l'on croirait surgi d'un traité Mingei, ce mouvement esthétique né dans l'archipel en 1925 qui louait la simplicité rustique de l'art populaire...

Les antiquaires français Cristina Ortega et Michel Dermigny feront quant à eux le voyage à Bruxelles pour exposer une sélection rigoureuse de céramiques japonaises

modernes et contemporaines, complétée par un ensemble de laques, de paravents, de netsuke et d'objets d'art du XIX^e siècle. Célébrant l'année du Cheval, la galerie présentera ainsi une très rare sculpture en bois datant de l'époque d'Edo (vers 1603-vers 1868), représentant un grand cheval dont la teinte claire symbolise la pureté dans le shintô. « Les

chevaux blancs étaient perçus par les Japonais comme des êtres surnaturels porteurs de bons présages. Ils étaient dédiés aux sanctuaires et précieusement entretenus et nourris dans des écuries sacrées, ne sortant que le jour du rite pour être envoyés vers les kamis (divinités ou esprits) afin de leur servir de monture. Avec les hausses des coûts d'entretien des chevaux,



ART & ENCHÈRES | SPÉCIAL BELGIQUE

Onaga Tamotsu (né en 1932),
Ko (Eau qui se répand), vers 1989,
paravent à deux panneaux
en laque or et argent
et incrustations de nacre
sur un fond noir, 176,5 x 171 cm.
Galerie Gregg Baker.

Japon, époque d'Edo.
Cheval blanc *hakuba*,
148 x 122 x 46 cm.
Galerie Cristina Ortega
et Michel Dermigny.



des substituts symboliques apparaissent dès l'époque médiévale. Ce type de sculpture est particulièrement rare, je n'en connais actuellement pas d'autre sur le marché », se félicite Cristina Ortega. Avec sa taille exceptionnelle (h. 148 cm - voir ci-dessus), sa queue et sa crinière tressée en crins, ce fier coursier est une pièce phare dont le prix (18 000 €) ne devrait pas décourager les amateurs. Parmi les autres pépites proposées par les deux antiquaires, une plaquette votive appartenant à la tradition des *ema* (littéralement « cheval peint ») datant du début du XVII^e siècle et qui, là encore, représente un animal sacré, médiateur entre le monde des fidèles et celui des esprits. Selon l'expertise de Cristina Ortega et Michel Dermigny, « c'est un objet rare et immédiatement lisible, doté d'une présence graphique

forte, d'un support ancien authentique et d'un contenu culturel dense », et qui, malgré sa petite taille, justifie son prix de 4 600 €. Citons enfin un mannequin d'acupuncture de l'époque d'Edo aux traits cadavériques (12 500 €) ou encore, plus aimable, une paire de rouleaux miniatures érotiques du XIX^e siècle que l'on pourra s'offrir pour 2 800 €.

L'art subtil de la laque

De son côté, le marchand français Éric Piffret sacrifiera davantage à une veine ethnographique, choisissant d'exposer une sélection de pièces célébrant la culture et l'éthique codifiée des samourais. Enfin, la galerie Gregg Baker Asian Art mettra en lumière l'art ancestral de la laque *urushi* telle qu'elle a été réinventée de façon éclatante autour des années 1970-1980. Réunissant six artistes japonais majeurs, cette

exposition, qui a nécessité plusieurs années de préparation, explorera les variations subtiles de ce savoir-faire millénaire exigeant une maîtrise rare. « Ces pièces, qui reflètent une période exceptionnelle du Japon tant sur le plan économique qu'en matière d'innovation artistique, devraient assurément séduire les collectionneurs traditionnels d'art japonais comme les amateurs d'art contemporain et de design. Leurs prix vont de 8 000 à 80 000 €, mais la plupart coûtent autour de 20 000 € », précise Gregg Baker. Parmi les pièces exposées, on admirera tout particulièrement ce paravent à deux panneaux (voir page de gauche) signé Onaga Tamotsu (né en 1932) représentant les silhouettes, quasi abstraites, de poissons s'enfonçant dans les abysses les plus profonds et les plus noirs de l'océan. Un chef-d'œuvre absolu. ■

6 questions à Virginie Devillez

Cheffe de projet du musée Magritte, inauguré en 2009, l'experte et galeriste belge (ex-spécialiste chez Sotheby's) présente pour sa première participation à la Brafa une sélection d'artistes, allant de Fernand Khnopff à Amedeo Modigliani.

Ce qui a déclenché votre vocation ?

Depuis l'enfance, l'art et la littérature occupent une place prépondérante. À l'âge de 10 ans, j'ai été très émue, dans un musée, par la lithographie *L'Enfant malade* d'Edvard Munch. Et j'adorais aussi les grandes fresques colorées de Fernand Léger, vues à Biot.

Mais si tout était à refaire, vous seriez... ?

Architecte. J'adore l'architecture moderniste, belge et internationale, de Henry Van de Velde à Frank Lloyd Wright. L'architecture allie l'utilitarisme à l'esthétique : elle crée un espace de vie et de rencontre dans la société.

Votre dernier coup de cœur ?

L'exposition « La Marrade » au LAAC à Dunkerque qui évoque l'humour chez les artistes femmes, en partant du constat, qu'en Occident, le rire leur a longtemps été interdit : trop drôles, les femmes seraient frivoles ; trop sérieuses, elles seraient moroses. J'étais ravie d'y retrouver des œuvres de l'artiste belge Evelyne Axell.



Virginie Devillez Fine Art, avenue Winston-Churchill 234B, BE-1180 Bruxelles, tél. : +32 486 34 47 30, www.virginiedevillez.com

L'artiste ou l'objet d'art que vous aimeriez présenter ?

Le Talisman, un tableau de Paul Sérusier, réalisé en 1888 sous la direction de Gauguin à Pont-Aven. Cette œuvre est le point de départ du groupe des Nabis, mais elle marque surtout, à mes yeux, le passage entre le XIX^e et le XX^e siècle, en préfigurant l'abstraction.

La phrase professionnelle que vous répétez souvent ?

J'expose principalement des artistes impressionnistes et modernes mais j'aime à rappeler que de leur temps, ces créateurs faisaient avant tout de l'art contemporain, impactant leur époque et leur génération. C'est avec ce discours que j'espère toucher des amateurs moins ouverts sur cette période.

Vos projets ou prochains temps forts ?

À côté de mes activités de marchande, je poursuis des projets plus institutionnels, dont une exposition sur René Magritte et l'objet, prévue en 2028 à l'hôtel de Caumont, à Aix-en-Provence.